Témoignage de Pierre SEGALEN,
jeune pédologue affecté à Madagascar en 1947

Création de la section de pédologie.

Ce fut une des toutes premières crées à l'ORSC. Les premiers recrutés furent, si je me souviens bien, Dubois et Maignien destinés à l'Afrique Occidentale et Claisse et Riquier à Madagascar.

J'appartiens à la deuxième équipe, que je rejoignis fin 1945, avec Brugière, Schmid et Moulinier. L'intervention d'Aubert fut particulièrement efficace. Ayant su que j'étais passé aux bureaux de l'ORSC, il vint me relancer chez moi, de peur que je change d'avis, me fit un tableau idyllique de la vie qui m'attendait outre- mer et emporta mon adhésion.

Je suivis donc les cours de MM. Aubert, Chaminade, Duché, Erhart, Hénin et Trochain sur les divers aspects des sols, des plantes et de microbes de la zone intertropicale. Les travaux pratiques furent effectués dans différents labos, à l'Agro, au Muséum et à l'Ecole d'Horticulture de Versailles, suivis par des tournées sur le terrain à Grasse , à Arles avec l'initiation aux relevé des plantes et à Angers, avec sur les bords de Loire les premiers exercices de cartographie des sols.

Mes débuts en Afrique

Ma première affectation fut la Côte d'Ivoire en décembre 1946 où je participai à une grande tournée, conduite par Aubert à travers le pays, ainsi que de la Haute Volta. Au retour à Adiopodoumé, le secrétaire général de l'ORSC, J. Rossin, m'annonça que je ne resterais pas en Côte d'Ivoire, mais que mon affectation définitive était Madagascar. Mais comment rejoindre cette île lointaine à cette époque ? Le plus simple était de rentrer à Paris en avril et prendre un avion pour Tananarive. Mais au printemps, une rébellion avait éclaté sur la côte est de l'île. L'ORSC décida qu'il était préférable d'attendre et m'affecta au laboratoire de Chaminade à Versailles pour étudier la fixation de l'acide phosphorique sur les sols tropicaux.

Départ pour Madagascar

Au bout de quelques mois, l'ORSC estima que je pouvais partir à Madagascar, et faire, sous la direction de Chaminade une tournée d'initiation aux sols malgaches. Je pris l'avion en septembre 1947, avec Moureaux pour Tananarive. Comme le calme n'était pas tout à fait revenu, l'ORSC me fit parvenir un pistolet 7,75 et à ma femme qui devait me rejoindre par la suite, un 6,35. Le voyage s'effectua en DC4, qui ne volait ni très haut ni très vite. Il mit deux jours et demi pour atteindre Tananarive après des escales à Tunis, le Caire, Khartoum, Kisumu, sur les bords du lac Victoria, et Dar es Salam.

Après le survol des Comores, l'on a abordé la côte malgache près de Majunga. C'était la fin de la saison sèche ; l'herbe était bien jaune et la terre qu'on voyait de temps en temps bien rouge. A mesure que l'avion se rapprochait du sol, on pouvait distinguer quelques tanety, quelques villages. Tout à coup, on est près de Tananarive que l'on survole avant d'atterrir à Arivonimamo, à 65 km de la capitale. Après une heure et demi de route sinueuse, nous voici au

centre-ville où nous accueillent R. Paulian , directeur -adjoint de FIRSM . R. Chaminade, déjà arrivé est là aussi pour prendre livraison de ses pédologues et les lancer sur le terrain

A cette époque, il y avait un certain partage des territoires : à Aubert, l'Afrique Occidentale, à Erhart, l'Afrique Centrale. Hénin alla une fois en Guyane, et Chaminade à Madagascar. Ce partage ne dura pas et bientôt Aubert prendra en charge tous les pédologues de l'ORSC. Moureaux et moi-même sommes logés quelques jours à Tsimbazaza. Le laboratoire de pédologie est déjà construit, mais il sert à tout le monde en attendant que le grand bâtiment prévu soit construit.

Les premières tournées.

La première tournée-visite, par avion, est consacrée au Lac Alaotra. Il est complètement noyé dans la brume Je croise les doigts quand le JU plonge dans la brume. Il s'est redressé à temps pour faire un atterrissage normal. On retrouve Riquier et Claisse qui travaillent depuis un an sur les sols de la cuvette. On visite longuement la station agricole qui se consacre à l'amélioration du riz et de sa culture. Retour à Tananarive.

Départ maintenant pour la grande tournée d'initiation aux sols malgaches sous la direction de R. Chaminade qui les découvrait en même temps que Moureaux et moi-même. Le véhicule était un GMC qui avait fait la guerre, conduit par un excellent chauffeur malgache. Chacun de nous avait reçu un fusil Lebel et un sac de cartouches accompagné de un « On ne sait jamais ». En fait, il ne servit qu'à tirer sur les crocodiles, sans succès d'ailleurs. On fit une tournée éblouissante, tant les paysages et les gens étaient différents à chaque étape. On se rendit d'abord à Antsirabe, Betafo, Ambositra, sur une route de bonne qualité. A partir de cette dernière ville, on tourna vers l'ouest par une piste de brousse et on pénétra dans un paysage lunaire de cipolins et de quartzites. Les premières pluies commencèrent à tomber et on assista aux dégradations des sols et de la route. On finit par descendre en plaine et rejoindre Morondava, le Mangoky, et Tulear en passant par la forêt de baobabs. Puis, traversant le pays des Mahafaly et des Tandroy, on atteignit Fort-Dauphin ; malgré son nom grand-siècle, ce n'était qu'un petit port. Le retour se fit par Ihosy et Fianarantsoa. On avait fait beaucoup de kilomètres, s'était arrêté de temps à autre pour observer les sols et les paysages, beaucoup discuté. Mais rien ne ressemblait à ce que l'on avait vu en Côte d'Ivoire.

Installation à Tsimbazaza

Au retour, j'ai pu mieux faire la connaissance du directeur-adjoint Paulian, du comptable malgache Raholdina, de mes collègues Riquier et Claisse ainsi que ceux des autres disciplines Cachan, Doucet et Pelleray. Par ailleurs, l'IRSM avait la charge de l'entretien du parc de Tsimbazaza, où l'on pouvait admirer « le » crocodile, les lémuriens ainsi que les rocailles soignées par M. Ursch, un ancien des Eaux et Forêts, par ailleurs grand collectionneur d'orchidées.

Je pris alors la maison qui m'était destinée. C'était une maison malgache de rimerina, en briques avec quatre pièces, véranda et balcon et cuisine attenante. Dans la maison voisine, habitait une famille malgache dont la fille vint aussitôt me proposer ses services ; elle me trouva également un cuisinier. Je pouvais démarrer en attendant l'arrivée de ma femme qui mit au monde presque aussitôt ma première fille. Cette ramatoa est restée à notre service jusqu'à mon

départ de Madagascar. La maison était pleine de rats dont j'ai eu beaucoup de mal à me débarrasser. Quant à la cuisine toujours pleine de fumée, le cuisinier eut tôt fait de faire comprendre à ma femme que c'était son domaine à lui, qu'elle n'avait qu'à donner ses ordres et le laisser faire, les repas qu'il préparait étaient d'ailleurs toujours très bons. Par la suite , l'on déménagea dans une maison plus grande.

Le départ de Chaminade était maintenant très proche. Nous n'avions pas discuté avec lui de ce qu'on allait faire ni de comment le faire. Après avoir longtemps attendu ses instructions qui ne venaient pas, le jour de son départ, je me décidai à lui demander ce qu'on allait faire . Se tournant vers mes camarades et moi, il fit un large geste semi-circulaire et dit : « Messieurs, vous allez faire la carte des sols de Madagascar ». C'était effectivement la tâche première de la section de pédologie : effectuer l'inventaire des sols de l'île. Mais, comment s'y prendre, par quel bout commencer ? Il y avait un différence considérable entre les quelques hectares des bords de Loire et l'immense surface de l'Ile.

Les premiers travaux.

La réponse à ces questions nous vinrent des services locaux de l'Agriculture et du Génie rural par l'intermédiaire de Paulian. En effet, ces services souhaitaient que l'on aille étudier les alluvions les alluvions d'une rivière de l'Extrême Sud, la Menarandra. L'on partit donc avec notre « ancien » Riquier pour nous lancer sur notre premier travail, toujours avec le GMC et son chauffeur, notre fusil Lebel et son sac de cartouches. Riquier nous quitta au bout de quelques temps et repartit continuer ses travaux au Lac Alaotra. L'on ne disposait pas de bonne carte, ni de photos aériennes, seulement de notre piochon et de notre enthousiasme. La partie moyenne de la rivière était encombrée de gros rochers, mais l'embouchure était une splendeur. Les sables déposés par la rivière étaient rosés, une véritable poudre de grenats provenant des gneiss à grenats de l'amont La végétation, elle aussi était unique. La rivière était bordée de banians majestueux, les environs étaient couverts d'une végétation aux formes étranges appartenant à des familles endémiques. Nous avons tenté, Moureaux et moi, d'y faire les relevés sols/végétation tels qu'on nous les avait appris. En quittant la Menarandra, il fallut aller examiner les sols d'un affluent de l'Onilahy, puis aller nous pencher sur ceux de la plaine alluviale du Mangoky, où il y avait d'immenses espaces inutilisés. Partis en mars ; on n'est rentré à Tsimbazaza qu'en septembre.

Quelques nouveaux collègues

Avec l'arrivée de Bosser, Riquier se spécialisa dans la production de cartes d'utilisation des sols dans des périmètres limités ; Moureaux , remplacé sur le terrain par Tercinier, s'attacha aux problèmes microbiologiques, renforcés avec l'arrivée de Mouraret. La station du Lac Alaotra reçut bientôt deux pédologues Roche et Didier de St Amand. A Tsimbazaza, on voyait arriver des océanographes Fourmanoir et Ménaché lorsque leurs missions en mer étaient achevées, un nouvel entomologiste médical Gjrebine. Le grand laboratoire était terminé, et pouvait loger tous les non-pédologues. Le labo de pédologie avait été agrandi. Plusieurs assistants malgaches avaient été recrutés et travaillaient à effectuer les analyses de routine. Un service de cartographie fut également créé et la bibliothèque fut garnie des principales revues françaises et étrangères. Une difficulté était l'approvisionnement régulier en produits chimiques. La Pharmacie Centrale vint en aide au laboratoire plusieurs fois.

Poursuite de mes travaux

Je ne consacrai pendant plusieurs années à la cartographie des sols des grandes plaines alluviales comme celles du Sambirano et de la Mahavavy du Nord de la Mahajamba pour lesquelles on disposait de plans au 1/50 000 et de bonnes photos aériennes. Je profitais de ces travaux pour initier une cartographie systématique des sols de la côte nord-ouest entre Soalala et le Cap d'Ambre. Je fis avec Tercinier une incursion sur les hauts plateaux du Nord pour étudier la région de l'Ankaizinana.

En même temps, je poursuivais des travaux sur les sols dérivés de roches volcaniques qui allaient servir à ma thèse de doctorat.

Relations avec la Direction Générale

Entre temps, l'ORSC était devenu ORSOM, puis ORSTOM. Les chercheurs, d'abord contractuels, étaient devenus membres de la Fonction Publique

Aubert avait pris officiellement la direction de la section de pédologie. Il vint une fois voir les sols malgaches. Je le promenai dans les zones volcaniques où les sols ne ressemblaient pas à ceux auxquels il était habitué à plus basse altitude. Sa venue fut profitable à tous.

Les rapports avec la Direction Générale étaient purement administratifs. Mais, M. Combes tenait à recevoir les chercheurs à leur retour en congé et discuter avec eux de l'avancement de leurs travaux.

Le directeur de l'IRSM Jacques Millot partageait son temps entre son laboratoire d'Anatomie Comparée du Muséum et Tsimbazaza. Les rapports avec lui étaient plutôt rares et espacés. La direction effective du centre était assurée par R.Paulian.

Les relations avec les services techniques du territoire étaient bonnes ; c'étaient en fait, ceux de l'Agriculture, du Génie Rural, des Eaux et Forêts qui étaient demandeurs de nos travaux. Le chef du service de Géologie, Bésairie, était certainement un personnage éminent, mais peu liant. Les relations avec les géologues étaient bien meilleures.

Les relations avec l'administration générale sur le terrain ne posèrent jamais de problème. Ses membres, à quelque niveau que ce soit, aidèrent de leur mieux à résoudre nos problèmes. L'un d'eux auquel je m'évertuai, avec Moureaux, à lui expliquer ce qu'était la pédologie, me dit que c'était « une science absconse ».

***Les relations avec les Malgaches**.*

Au laboratoire, les assistants étaient tous des Merina, peu bavards, peu liants souriant rarement, mais travaillant bien, très ponctuels. Je formai un aide-pédologue qui me rendit de bons services sur le terrain, et au laboratoire pendant la saison des pluies.

Sur le terrain, j'ai toujours été bien accueilli dans les villages sakalaves, tsimihety ou autres. A l'arrivée, le kabary était indispensable pour expliquer ce que je faisais. Je trouvais toujours les manœuvres dont j'avais besoin. Le fusil et le pistolet furent bientôt rendus aux autorités.

En 1955, je rentrai en France en congé, En 1956, mon collègue Laplante était mort dans un accident de voiture au Cameroun. Je fus désigné pour aller le remplacer.